la première fois à cette époque, pendant l'automne de 1828, fut un événement si important dans ma vie. Je jetai les yeux sur ses œuvres par curiosité; je n'en attendais aucun soulagement, bien que j'eusse déjà eu recours à la poésie dans cette espérance. Dans la plus triste période de mon abattement, j'avais lu d'un bout à l'autre Byron alors nouveau pour moi, afin de voir si ce poète qui passait pour s'être fait un genre particulier de la peinture des sentiments violents, éveillerait en moi un sentiment quelconque. Comme on peut le supposer, je ne retirai aucun bien de cette lecture, au contraire. L'état d'esprit du poète ressemblait trop au mien. Ses plaintes étaient celles d'un homme qui a épuisé tous les plaisirs et qui semblait croire que la vie, pour tous ceux qui en possèdent les biens, devait aboutir nécessairement à cette chose ennuyeuse que j'y avais trouvée. Son Childe Harold, son Manfred, fléchissaient sous le même fardeau que moi, et je n'étais pas d'un esprit à chercher un soulagement dans la violente passion sensuelle du Giaour, ou dans la sombre mélancolie de Lara. Mais autant Byron convenait peu à mon état, autant Wordsworth était le poète qu'il me fallait. J'avais jeté les yeux sur l'*Excursion*, deux ou trois ans auparavant, et n'y avais pas trouvé grand'chose; il est probable que si j'avais lu toutes les œuvres de Wordsworth à la même époque je n'y aurais rien trouvé de plus. Mais dans la conjoncture particulière où je me trouvais, ses poèmes tels qu'ils sont rassemblés dans l'édition de 1815, à laquelle il n'a presque rien ajouté de remarquable, se rencontrèrent ce qu'il fallait pour les besoins de mon esprit.

En premier lieu, ces poèmes touchaient vivement l'un des sentiments qui étaient pour moi la plus grande source de plaisir, l'amour de la campagne et de la nature, auquel je dois rapporter une large part des plaisirs que j'ai goûtés dans ma vie, et qui justement venait de me procurer du soulagement dans une de mes rechutes. Le charme que me faisait éprouver la beauté de la campagne rend compte du plaisir que je trouvai à lire les vers de Wordsworth, d'autant plus que l'auteur plaçait la plupart de ses scènes dans les pays de montagnes, et que depuis mon excursion dans les Pyrénées, les montagnes étaient restées pour moi l'idéal de la beauté de la nature. Wordsworth n'aurait pourtant jamais fait grand effet sur moi, s'il s'était borné à m'offrir de beaux tableaux de la nature. Scott lui est en cela très-supérieur, et un paysage de deuxième ordre produit le même effet mieux qu'aucun poète. Si les poèmes de Wordsworth furent un remède pour mon esprit, ce fut parce qu'ils exprimaient non point la beauté du dehors, mais les sentiments et les idées colorées par ce sentiment qui s'éveillaient sous l'impression de la beauté. Ils me parurent très-propres à la culture des sentiments dont j'étais en quête. Ils me parurent comme une source où je puisais la joie du cœur, les plaisirs de la sympathie et de l'imagination et où tout le monde pouvait aller puiser de même, que ne troublaient jamais les luttes ni les misères de la vie, et qui deviendrait plus abondante chaque fois que la condition physique et sociale de l'humanité s'améliorerait. C'était pour moi comme une révélation des sources éternelles du bonheur, quand les plus grands

maux de la vie auront été supprimés. Je me sentais meilleur et plus heureux quand j'étais sous leur influence. Il y a eu sans doute, et même de notre temps, de plus grands poètes que Wordsworth, mais une poésie exprimant des sentiments plus profonds ou plus fiers, ne m'aurait pas fait à cette époque le même bien que celle de Wordsworth. J'avais besoin qu'on me fît sentir qu'il y a dans la contemplation tranquille des beautés de la nature un bonheur vrai et permanent. Wordsworth me l'apprit non-seulement sans me détourner de la considération des sentiments ordinaires et de la destinée de l'humanité, mais en redoublant l'intérêt que j'y prenais. L'émotion délicieuse que j'en reçus me prouva qu'avec une culture de ce genre, il n'y avait rien à redouter de l'habitude la plus invétérée de l'analyse. A la fin des œuvres de Wordsworth je trouvai l'ode célèbre, mal à propos nommée platonique : *Indices de l'immortalité*, où je retrouvai la douceur habituelle de sa mélodie et de son rhythme, et deux morceaux, que l'on cite souvent, d'une peinture grandiose mais d'une pauvre philosophie. Je reconnus que Wordsworth lui-même avait éprouvé les mêmes angoisses que moi : il avait senti que la première fraîcheur de la jouissance de la vie dans la jeunesse ne durait pas; il avait cherché une compensation, et l'avait rencontrée dans la voie où il m'enseignait maintenant à la chercher moi-même. Cette lecture me tira graduellement mais d'une façon complète de mon abattement habituel, et grâce à elle je n'y retombai plus jamais. Je continuai longtemps à faire cas de Wordsworth, moins d'après ses mérites intrinsèques, que dans

la mesure de ce qu'il avait fait pour moi. Comparé avec les plus grands poètes, on peut dire qu'il est le poète des natures qui ne sont pas poétiques. Les natures tranquilles et contemplatives, mais dénuées du sentiment poétique sont précisément celles qui ont besoin de la culture poétique, et Wordsworth est plus à même de la donner que certains poètes qui, au fond, sont bien plus poètes que lui.

Les mérites de Wordsworth me fournirent l'occasion de faire pour la première fois profession publique de ma nouvelle manière de penser, et par suite de la scission qui m'éloigna de ceux de mes amis qui n'avaient pas subi un changement analogue. La personne avec qui j'avais à cette époque le plus l'habitude d'échanger des idées sur ces matières était Roebuck. Je l'engageai à lire Wordsworth; il parut d'abord l'admirer beaucoup. Mais à l'imitation des amateurs de Wordsworth, je me jetai parmi les plus ardents adversaires de Byron, que j'attaquai autant au point de vue de la poésie qu'à celui de son influence sur le caractère. Roebuck, que tous ses instincts portaient à l'action et à la lutte, avait au contraire un goût prononcé et une admiration profonde pour Byron. Byron était pour lui le poète de la vie humaine, Wordsworth celui des fleurs et des papillons. Nous convînmes de vider notre querelle par une bataille au sein de notre société de discussion, et nous passâmes deux soirées à discuter les mérites respectifs de Byron et de Wordsworth; nous y exposâmes chacun notre théorie de la poésie en apportant à l'appui de longues citations. Sterling nous exposa aussi ses idées dans un discours

brillant. C'était la première fois que sur un sujet important Roebuck et moi nous prenions parti dans des rangs opposés. Depuis lors la scission s'étendit de plus en plus entre nous, bien que pendant quelques années nous continuassions à nous fréquenter. Au commencement notre principale divergence portait sur la culture des sentiments. Roebuck à bien des égards ne différait pas beaucoup de l'idée qu'on se faisait vulgairement du benthamiste ou de l'utilitaire. Il aimait la poésie et les beaux-arts ; il goûtait beaucoup la musique, les œuvres dramatiques, la peinture surtout ; il dessinait même des paysages avec beaucoup de facilité et d'élégance. Mais on ne put jamais l'amener à reconnaître que ces arts pouvaient servir à quelque chose dans la formation du caractère. Au lieu d'être de sa personne, d'après l'idée vulgaire qu'on se faisait d'un benthamiste, dépourvu de sentiment, il sentait rapidement et fortement. Mais comme la plupart des Anglais qui possèdent des sentiments, il y trouvait un embarras. Il était bien moins sensible aux sympathies agréables qu'aux pénibles, et cherchant son bonheur ailleurs il voulait étouffer ses sentiments plutôt que les stimuler. Avec le caractère anglais, et les conditions sociales de l'Angleterre, il est si rare que l'exercice des sentiments sympathiques produise le bonheur, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que ces sentiments tiennent peu de place dans la vie d'un Anglais. Dans la plupart des autres pays, le rôle prépondérant des sentiments sympathiques dans le bonheur de l'individu, est un axiome qu'on ne discute pas et qu'on songe moins encore à formuler. Mais la plupart des penseurs anglais semblent presque croire que ces sentiments sont des maux nécessaires qu'il faut subir pour ne pas laisser dépérir la bienveillance et la compassion. Roebuck était ou paraissait être un Anglais de ce genre. Il ne voyait guère d'avantage à cultiver le sentiment et aucun à le cultiver à l'aide de l'imagination ; c'était selon lui cultiver des illusions. En vain lui montrais-je que l'émotion imaginative qu'une idée vivement conçue excite en nous, n'est nullement un embarras, ni une illusion, mais un fait aussi réel qu'aucune autre qualité des objets, et qui loin d'impliquer quoi que ce soit d'erroné et de fallacieux dans la conception des objets, est tout à fait compatible avec la connaissance la plus exacte et la reconnaissance pratique la plus complète de toutes les lois et de tous les rapports de la nature tant dans le monde physique que dans celui de l'intelligence. Le sentiment le plus vif de la beauté d'un nuage illuminé par le soleil couchant, ne m'empêche pas de savoir que le nuage est de la vapeur d'eau, et soumis à toutes les lois de la vapeur à l'état de suspension. Je puis compter tout autant sur les lois de la physique et m'en servir chaque fois que l'occasion s'en présente, que si j'étais incapable de percevoir la distinction qui sépare la beauté de la laideur.

Tandis que mon intimité avec Roebuck diminuait, je nouais des relations de plus en plus amicales avec les Coleridgiens, nos adversaires dans la société de discussion, Frédérick Maurice et John Sterling, depuis si connus l'un et l'autre, le premier par ses écrits, le second par des biographies qu'en ont donné Hare et Carlyle.

Maurice était le penseur, Sterling l'orateur éloquent et passionné, qui exposait les idées qu'à cette époque il recevait toutes faites de Maurice.

Je m'étais lié avec Maurice depuis quelque temps, grâce à Eyton Tooke, qui l'avait connu à Cambridge, et bien que mes discussions avec lui fussent presque toujours des disputes, j'en avais tiré beaucoup de matériaux qui me servaient à construire mon nouvel édifice philosophique, comme j'en avais tiré beaucoup de Coleridge et de Gœthe, ainsi que des autres écrivains allemands que je lisais durant ces années. J'ai un si profond respect pour le caractère et les intentions de Maurice, aussi bien que pour les grandes qualités de son esprit, que j'ai de la répugnance à rien dire qui puisse le faire descendre du rang élevé où je serais heureux de pouvoir le placer. Mais j'ai toujours pensé qu'il y avait plus de talent et d'intelligence gaspillés chez Maurice que chez aucun de nos contemporains. Assurément, il en est peu qui en aient eu autant à perdre. Il possédait, il est vrai, un esprit puissamment généralisateur, inventif et subtil à un degré rare, qui découvrait au loin les vérités cachées; mais il ne s'en servait point pour se débarrasser de ce misérable assemblage des opinions reçues sur les grands sujets de la pensée, et pour leur substituer des idées plus saines; au contraire, il s'ingéniait à prouver que l'Église d'Angleterre avait connu toute chose dès le début, et que tous les principes dont on s'est servi pour attaquer l'Eglise et l'orthodoxie (principes qu'il reconnaissait pour la plupart aussi bien que personne), non-seulement sont compatibles avec les Trente-neuf Articles, mais se trouvent

beaucoup mieux compris et exprimés dans ces articles que par aucune des personnes qui les rejettent. Je n'ai jamais pu m'expliquer cette conduite que par une timidité et une excessive sensibilité congéniale, qui a si souvent poussé des personnes douées d'une belle intelligence dans l'Église romaine, où elles espéraient trouver un point d'appui plus ferme que celui qu'elles pouvaient prendre sur les conclusions autonomes de leur propre jugement. Je ne veux pas parler d'une timidité vulgaire; aucun de ceux qui ont connu Maurice n'admettraient qu'on pût la lui reprocher, quand même il n'eût pas donné des preuves publiques de son indépendance dans la lutte qu'il finit par engager contre certaines opinions qu'on appelle orthodoxes, aussi bien qu'en donnant généreusement naissance au mouvement socialiste chrétien. On ne peut guère le comparer au point de vue moral qu'à Coleridge auquel je le crois supérieur par la force de l'intelligence, abstraction faite du génie poétique. A cette époque il pouvait passer pour un disciple de Coleridge, et Sterling pour un disciple de Coleridge et de Maurice. Les changements qui s'opéraient dans mes anciennes opinions me donnèrent quelques points de contact avec eux; ils contribuèrent beaucoup l'un et l'autre à mon développement. Je devins vite très-intimement lié avec Sterling; j'avais pour lui un attachement que je ne m'étais jamais connu pour un autre homme. Il était véritablement le plus aimable des hommes. Son caractère loyal, cordial, affectionné et expansif, son amour de la vérité se montrait autant dans les questions les plus élevées que dans les plus humbles; son

ardente et généreuse nature se donnait tout entière avec impétuosité aux opinions qu'il adoptait ; aussi prompt à rendre justice aux doctrines et aux hommes qu'il combattait qu'à attaquer ce qu'il appelait leurs erreurs ; également dévoué aux deux principes qui sont comme les points cardinaux de la conscience, la liberté et le devoir. Avec cet ensemble de qualités si bien faites pour me séduire, comme elles ont séduit tous ceux qui l'ont connu aussi bien que moi, il possédait un cœur et un esprit larges ; il n'éprouva aucune difficulté à me tendre la main à travers l'abîme qui séparait nos opinions. Il m'apprit que, avec d'autres personnes, il m'avait considéré, d'après ce qu'il avait entendu dire, comme un homme artificiel, comme un produit de fabrication, qui portait, comme une marque imprimée, certaines idées, et que tout ce que je pouvais faire, c'était de les reproduire. Il avait changé de sentiments à mon sujet quand il s'aperçut dans la discussion sur Wordsworth et Byron, que Wordsworth et tout ce que ce nom rappelle *était à moi* aussi bien qu'à lui et à ses amis. Il vint à perdre la santé, et tous ses plans furent ruinés ; il fut obligé d'aller vivre loin de Londres, de sorte qu'après un an ou deux de liaison, nous ne nous vîmes plus qu'à de longs intervalles ; mais comme il le dit lui-même, dans une lettre à Carlyle, nous nous retrouvions toujours comme deux frères. Il n'était pas dans toute l'acception du mot un profond penseur ; toutefois, la largeur de son esprit et le courage moral par lequel il surpassait de beaucoup Maurice, l'amenèrent à se dégager de la domination que Coleridge et Maurice avaient autrefois exercée sur son

intelligence, bien qu'il conservât jusqu'à la fin une admiration profonde mais réfléchie pour l'un et pour l'autre, et qu'il gardât envers Maurice une chaleureuse affection. Excepté dans cette phase courte et transitoire de sa vie pendant laquelle il commit la faute d'entrer dans le clergé, son esprit fut toujours en progrès. Les progrès qu'il semblait avoir fait, quand j'étais resté quelque temps sans le voir, me rappelaient un mot de Gœthe sur Schiller, que je lui appliquais « *Er hatte eine furchtliche Vortschreitung.* » Nous étions partis chacun de points à peu près aussi éloignés l'un de l'autre que les deux pôles ; mais la distance qui nous séparait allait toujours en diminuant. Si j'ai fait quelques pas vers telle ou telle de ses opinions, il n'a cessé durant sa courte vie de se rapprocher de plus en plus de plusieurs de mes idées ; et, s'il avait vécu et qu'il eût joui d'assez de santé pour poursuivre le travail qu'il a toujours fait sur lui-même, on ne sait pas jusqu'où aurait pu aller le mouvement spontané qui le rapprochait de moi.

Après 1829, je me retirai de la société de discussion. J'étais las de faire des discours, et je tenais à poursuivre mes études particulières et mes méditations sans être assujetti à l'obligation d'en affirmer au dehors les résultats. Je voyais que l'édifice de mes anciennes opinions, celles qu'on m'avait enseignées, se lézardait encore en maint endroit. Je ne l'ai jamais laissé s'écrouler ; j'ai toujours eu soin de le réparer. Je n'entendais pas dans le cours de ma crise rester, même pour peu de temps, dans la confusion et l'hésitation. Sitôt que j'avais adopté une idée nouvelle, je n'avais plus de repos que je ne

l'eusse ajustée avec mes anciennes opinions, et que j'eusse constaté avec exactitude jusqu'à quel point elle pouvait les modifier ou les remplacer.

Les luttes où j'avais eu si souvent l'occasion de soutenir la théorie gouvernementale exposée dans les écrits de Bentham et de mon père, et la connaissance que j'avais acquise des autres écoles de politique, me révélèrent bien des choses auxquelles cette doctrine, qui avait la prétention d'être une théorie générale du gouvernement, aurait dû donner une place et ne l'avait pas donnée. Mais je ne voyais encore dans ces imperfections que des corrections à faire, quand on voudrait appliquer la théorie à la pratique; j'étais loin d'y reconnaître des défauts. Je sentais que la politique ne pouvait être une science d'expérience spécifique et que les accusations qui reprochaient à la doctrine benthamiste d'*être* une théorie, de procéder *à priori*, au moyen du raisonnement, au lieu d'employer l'expérience baconienne, procédaient d'une ignorance complète des principes de Bacon et des conditions nécessaires de la recherche expérimentale. J'en étais là quand parut dans la *Revue d'Edimbourg* la fameuse attaque de Macaulay contre l'*Essai sur le Gouvernement* de mon père. Cet article me donna beaucoup à réfléchir. Je voyais que Macaulay comprenait mal la logique de la politique, qu'il prenait parti pour le système qui veut traiter empiriquement les phénomènes politiques, contre celui qui veut leur appliquer une méthode philosophique. Je savais que même dans les sciences physiques, la méthode telle que la comprenait Macaulay aurait peut-être avoué Képler, mais qu'elle aurait renié

Newton et Laplace. Toutefois, je ne pouvais m'empêcher de sentir, que malgré l'inconvenance du ton (faute dont l'auteur a fait plus tard et de la façon la plus complète amende honorable), il y avait du vrai dans plusieurs points de l'attaque dirigée contre les idées de mon père. Je reconnaissais que les prémisses de mon père étaient réellement trop étroites, et qu'elles n'enfermaient qu'un petit nombre des principes généraux qui produisent en politique des conséquences importantes. L'identité d'intérêt entre le Corps gouvernant et la Communauté en général, n'est pas, quelque sens qu'on lui donne au point de vue pratique, la seule chose dont dépende un bon gouvernement, et cette identité d'intérêt ne peut pas non plus être assurée par de simples conditions électorales. Je ne fus nullement satisfait de la façon dont mon père répondit à Macaulay. Il ne se justifia pas comme il le devait, selon moi, en disant : Je n'ai pas eu l'intention d'écrire un traité scientifique sur la politique, j'ai écrit un plaidoyer en faveur de la réforme parlementaire. Il accusa Macaulay d'avoir dirigé une attaque irrationnelle contre la faculté du raisonnement, de fournir un exemple de plus de l'aphorisme de Hobbes, que lorsque la raison est contre un homme, un homme est contre la raison. Cela me donna à penser qu'il y avait réellement dans l'idée que mon père se faisait de l'application de la méthode philosophique à la politique une erreur plus profonde que je ne l'avais d'abord supposé, mais je ne vis pas clairement où gisait l'erreur. A la fin, le jour se fit dans mon esprit tout d'un coup, pendant que j'étais occupé à d'autres études. Au commencement de 1830,

j'avais commencé à jeter sur le papier des idées sur la Logique (surtout sur les distinctions entre les termes et la valeur des propositions) que j'avais conçues et en partie élaborées dans les conversations du matin dont j'ai déjà parlé. Une fois que j'eus consigné ces idées pour ne pas les perdre, je m'enfonçai dans d'autres régions de ce domaine, afin d'essayer si je pourrais faire quelque chose de plus pour éclairer la théorie de la Logique en général. Je m'attaquai tout d'abord au problème de l'Induction; j'ajournai celui du Raisonnement, pensant qu'il est nécessaire d'acquérir d'abord des prémisses avant d'en tirer des conclusions. Or l'induction est avant tout la marche que suit l'esprit dans la découverte des causes et des effets; en cherchant à approfondir l'application de ce procédé aux sciences physiques, je ne tardai pas à voir que, dans les sciences les plus parfaites, nous nous élevons par la généralisation des cas particuliers aux tendances des causes considérées isolément, et qu'alors nous raisonnons en descendant de ces tendances séparées vers l'effet que ces mêmes causes produisent quand elles agissent de concert. Je me demandai en quoi consiste en dernière analyse cette opération déductive. La théorie commune du syllogisme ne jette évidemment aucune lumière sur cette question. J'avais appris de Hobbes et de mon père à étudier les principes abstraits à l'aide des concrets les plus propices que je pouvais trouver ; la composition des forces en dynamique se présentait à moi comme l'exemple le plus complet de l'opération logique que j'étudiais. En examinant ce que fait l'esprit quand il applique le principe de la composition des forces, je trouvai qu'il fait une simple addition. Il ajoute l'effet séparé d'une force à l'effet séparé de l'autre, et pose la somme de ces effets séparés comme l'expression de l'effet total. Mais ce procédé est-il légitime? Oui, en dynamique et dans toutes les branches de la physique qui sont soumises aux mathématiques. Non, dans d'autres cas, dans la chimie par exemple. Je me souviens alors que quelque chose d'approchant se trouvait signalé comme une des différences qui distinguent des phénomènes chimiques des phénomènes mécaniques, dans l'introduction du livre que j'avais tant aimé dans mon enfance, le *Système de Chimie* de Thompson. Cette distinction éclaircit tout d'un coup la difficulté qui m'embarrassait dans la philosophie de la politique. J'apercevais enfin que cette science est tantôt déductive, tantôt expérimentale, suivant que, dans le domaine dont elle s'occupe, les effets des causes qui agissent de concert, sont ou ne sont pas les sommes des effets que les mêmes causes produisent quand elles sont séparées. Il en résulterait que la politique est nécessairement une science déductive. Je voyais que Macaulay et mon père avaient tort : Macaulay parce qu'il assimilait la méthode philosophique de la politique à la méthode purement expérimentale de la chimie, tandis que mon père, s'il avait raison d'adopter la méthode déductive, avait néanmoins fait un mauvais choix, puisqu'il avait pris pour type de la déduction, non la méthode des branches déductives de la physique qui convient en effet aux sciences politiques, mais la méthode de la géométrie pure, qui ne leur est point applicable; en effet la géométrie n'étant point une science de causes,